

La naissance d'une passion Les Québécois et le septième art

Germain Lacasse

Number 38, Summer 1994

À l'affiche, cent ans de cinéma au Québec

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/8620ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lacasse, G. (1994). La naissance d'une passion : les Québécois et le septième art. *Cap-aux-Diamants*, (38), 18–22.

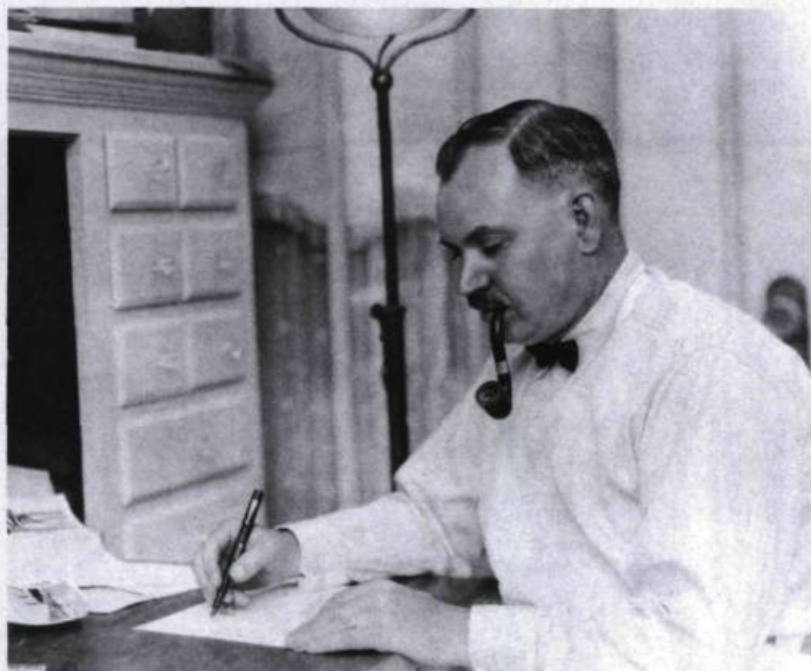
La naissance d'une passion

Les Québécois et le septième art

Des représentations de films muets qui étaient de véritables performances, des centaines de documentaires, quelques films de fiction, voilà l'histoire du cinéma québécois jusqu'en 1930.

par Germain Lacasse

LES CINÉPHILES LE SAVENT UN PEU MAIS LE GRAND public moins: le Québec apparut assez tôt sur la carte de la production cinématographique mondiale. Les raisons en sont géographiques et



Léo-Ernest Ouimet (1877-1972). C'est en décembre 1905 que Ouimet loue la Salle Poiré et inaugure le Ouimétoscope. (Archives de la Cinéma-thèque québécoise).

culturelles: voisin des États-Unis, le Québec a toujours été un sujet intéressant pour les preneurs d'images qui reviennent la plupart du temps les y montrer. Descendant de la France, il a gardé des liens avec elle. Possession britannique pour un certain temps, le Québec a aussi vu passer les premiers «cinégraphistes» impériaux. Voisin des États-Unis, il était à portée des promoteurs américains de spectacles. Située au confluent des influences géographiques, culturelles et politiques des grands pays du monde,

notre communauté va vite y voir débarquer les émissaires de ces trois pays. Nos grands-parents vont poser aimablement pour tous ces faiseurs d'images, et vont retourner les voir quand ils reviendront les projeter. En bons «patenteux» qu'ils étaient, ils vont observer attentivement ce que fait le type qui tient le «kodak», et ils vont apprendre rapidement à l'imiter et à inventer. Spectateurs aux premiers spectacles, ils deviennent producteurs aux suivants...

Premiers spectacles

Les premiers spectacles de cinéma en terre canadienne ont lieu à Montréal à partir du 27 juin 1896 et non pas à Ottawa comme certains historiens le prétendaient jusqu'à maintenant. Ils ont été présentés par deux employés de la firme Lumière de Lyon, avec le fameux cinématographe inventé par leurs patrons. C'est au «Palace Theatre» de Montréal, situé dans un édifice qui existe toujours, au 972-976 du boulevard Saint-Laurent, que Louis Minier et son assistant Louis Pupier présentent les premiers films Lumière: *l'Arrivée du train en gare*, *Ateliers de La Ciotat*, *la Sortie au port*, *Voltiges de cavalerie*, etc. Ces premières projections semblent avoir eu un succès considérable, comme dans les autres pays. Le cinématographe sera ensuite présenté avec grand succès dans la plupart des villes importantes: Sherbrooke, Saint-Hyacinthe, Trois-Rivières et Québec. Quelques mois après le cinématographe, la plupart des salles de spectacles du Québec verront défiler d'autres appareils de projection: London Bioscop, American Biograph, Kinétographe, Théâtroscope, Animatographe, autant de noms pour des machines aussi semblables que les sujets des films: trains, bateaux, chevaux, tout ce qui bouge et convient pour des images en mouvement. Pendant quelques années, jusqu'à 1905, c'est surtout de l'étranger que viendront les montreurs de vues. Français, Britanniques ou Américains projettent des films assez semblables, montrant des vues de Paris, de Londres, de Washington: *Uncle Tom's Cabin*, *Funérailles de la reine Victoria*, *Vie de Jeanne d'Arc*. Un thème est nettement transnational: la Passion de Jésus, sujet le plus exploité de l'époque. Beaucoup de salles où furent présentés ces premiers films existent encore: Monument National à Montréal, Théâtre Capitole à Québec

(jadis l'Auditorium), édifice Dufferin à Sherbrooke, l'ancienne Salle des Arts, où les salles de théâtre semblent dotées d'une plus longue vie; les premiers cinémas sont cependant presque tous disparus.

Deuxièmes spectacles

Les spectacles cinématographiques, d'abord amenés par des étrangers, vont être rapidement pris en main par des Québécois lorsque vont ouvrir les premières salles de cinéma. La toute première, à Montréal, est devenue légendaire: le Ouimetoscope. C'est en décembre 1905 que Léo-Ernest Ouimet, jeune électricien au Théâtre National, loue la Salle Poiré située à l'angle des rues Sainte-Catherine et Montcalm et inaugure le Ouimetoscope. Le succès est si grand que plusieurs dizaines d'autres salles vont ouvrir à Montréal et ailleurs au Québec pendant les années suivantes. En août 1907, Ouimet crée un nouveau Ouimetoscope, beaucoup plus grand et luxueux, dont il disait qu'il était le premier vrai cinéma au monde. D'autres villes emboîtent le pas et ouvrent des salles de vues animées, à l'époque appelées «scopes»: Philibertoscope à Saint-Jérôme, Talbotoscope à Hull, Paquetorium à Québec. Vers 1910, il y en a déjà une quarantaine à Montréal, une dizaine à Québec et plus d'une centaine à travers la province. Ces chiffres doubleront vers 1920.

Les Québécois ne vont toutefois pas se contenter d'imiter ce qui a été fait ailleurs, ils vont adapter les vues animées aux formes de spectacles qui leur plaisent, comme l'ont fait d'ailleurs la plupart des communautés. Les historiens découvrent que le spectacle de cinéma de cette époque était toute autre chose que la projection d'un film «muet». Il s'agissait plutôt d'une performance, mettant à profit de courts films, un ou des musiciens, un conférencier qui commentait les films, des chanteurs ou comédiens présentant des numéros entre les films, et parfois d'autres artistes. Ils donnaient au spectacle une toute autre allure que la projection d'un film «muet» fait à l'étranger. Le pianiste y allait des ritournelles populaires ici, le chanteur comique essayait ses nouvelles compositions locales et le bonimenteur commentait l'histoire comme il voulait; le film n'était qu'un des éléments de cette performance. Cette forme de spectacle plaira tant au public québécois qu'on trouvera des bonimenteurs jusqu'à l'arrivée du cinéma parlant, même s'ils auraient fort bien pu disparaître vers 1908, quand on commença à utiliser des intertitres dans les films. Certains d'entre eux étaient fort connus: Alexandre Silvio, Georges Bissonnette, Omer Saint-Georges à Montréal, J.E. Corriveau qui officiait au Paquetorium et le «professeur» J. Thomas au Palais Royal de Québec, Léopold Gosselin à Rivière-du-Loup, Louis Lacoste à Grand-Mère.

Premiers films

Si le cinéma a souvent exploité les intrigues, sa propre histoire n'en fut pas exempte: les opérateurs Lumière venus au Québec ont affirmé y avoir tourné des films, mais aucune trace de ceux-ci n'a subsisté. Les plus anciens films tournés au Québec et encore conservés ont été faits à Montréal et à Québec, et dans les environs, pendant l'hiver 1898, par des opérateurs américains employés par la firme Edison, le célèbre inventeur qui avait lui aussi construit une «machine à vues». On ne sait rien sur le passage au Québec du ou des caméramen, mais les films et leurs titres nous indiquent quelle fut leur activité: *Snowstorm in Quebec*, *Skating in Montreal*,... Pendant une dizaine d'années, presque tous les films tournés ici seront de ce genre, films touristiques exploitant les images stéréotypées du Canada. Les plus connus et les plus montrés même ici appartiennent à la série *Living Canada*,



Inaugurée en 1903, la salle de l'Auditorium de Québec a présenté très tôt des films. (Archives de «Cap-aux-Diamants»).



En 1907, Ouimet crée un nouveau Ouimetoscope, beaucoup plus grand et luxueux, dont il disait qu'il était le premier vrai cinéma au monde. (Archives de la Cinéma-thèque québécoise).



tournée par une équipe anglaise en 1903 et dont les titres sont assez caractéristiques: *Montreal on Skates*, *Ice Yachting on the St-Lawrence*, *Turnout of the Montreal Fire Brigade*, *Passengers Landing at Quebec*, etc. Plusieurs séries semblables ont été produites par les Anglais, les Américains et les Français et sont conservées dans différentes cinémathèques à travers le monde.

Québec sera d'ailleurs la ville québécoise, sinon canadienne, la plus cinématographiée à cette époque, surtout par les Américains qui aimaient son aspect ancien et exotique qu'ils utilisaient

souvent comme décor pour des histoires européennes.

Deuxièmes films

Léo-Ernest Ouimet, qui avait ouvert le premier cinéma du Québec, va aussi tourner les premiers films québécois. Pendant l'été 1906, il se procure une caméra et commence à tourner ses propres films avec l'aide du photographe Lactance Giroux. Son expérience initiale semble avoir été faite en août 1906: il filme des gymnastes s'entraînant au Carré Saint-Louis, à Montréal. Le film eut probablement du succès, puisque Ouimet répétera l'expérience des dizaines de fois. Après avoir promené sa caméra un peu partout à Montréal, il étend son rayon d'action: en 1907, lui et Giroux filment les débris du pont de Québec qui vient de s'écrouler; en 1908 sont filmés l'incendie qui détruit Trois-Rivières, la tournée électorale de Wilfrid Laurier, le Tricentenaire de Québec et de nombreux autres événements. Il est difficile de savoir combien de films ont tourné Ouimet et ses employés: presque toute la pellicule a été détruite. Les films de cette époque étaient faits sur une pellicule très inflammable; après quelques années, on les détruisait par crainte des incendies. Ouimet a produit plusieurs dizaines de courts métrages d'actualité, quelques centaines peut-être si l'on ajoute ceux qu'il produira ensuite entre 1915 et 1920 après avoir créé les compagnies Pathé Famous Feature Film Syndicate of Quebec et ensuite British Canadian Pathé News. Ces deux compagnies produisaient et distribuaient, au Canada et à l'étranger, des films d'actualité tournés au Québec et partout au Canada.



Lactance Giroux, photographe, collabore au tournage des films de Léo-Ernest Ouimet. En 1907, il ouvre sa propre salle de cinéma, le Parisiana. Il est aussi le père des comédiennes Antoinette et Germaine Giroux. (Archives de la Cinéma-thèque québécoise).



En 1914 et 1918, Léo-Ernest Ouimet crée les compagnies Pathé Famous Feature Film Syndicate of Quebec et ensuite la British Canadian Pathé News qui produisait et distribuait au Canada et à l'étranger des films d'actualité tournés au Québec et partout au Canada. (Archives de la Cinéma-thèque québécoise).

En 1917 et 1918, Ouimet produira trois films plus importants: *Le feu qui brûle* (*The Scorching Flame*), *Sauvons nos bébés*, et *L'appel de la liberté* (*The Call of Freedom*). Il s'agit de trois films de moyen métrage qu'on appelle aujourd'hui docu-fiction: mélange de plans documentaires et de séquences dramatiques jouées par des comédiens ou des amateurs. Le premier montrait les pompiers de Montréal éteignant un incendie criminel; le second racontait comment une infirmière secourait des enfants malades; le troisième, dont des scènes furent tournées à Valcartier, présentait l'entraînement d'une recrue dans l'armée canadienne.

Des documentaires à profusion

Ouimet ne fut pas le seul cinéaste documentariste à Montréal durant ces années. Il y en eut plusieurs autres; cela peut sembler difficile à croire, mais les preuves apparaissent lentement, à mesure que les recherches avancent. Il faut rappeler que le cinéma devint, dès ses débuts, une attraction extrêmement populaire; après l'ouverture des premières salles, en 1906, la plupart des villes eurent leur cinéma, et les salles étaient très souvent pleines. Beaucoup de gens allaient au cinéma plusieurs fois par semaine; les habitudes de consommation n'étaient pas du tout les mêmes qu'aujourd'hui. Les films étant beaucoup plus courts, la production était numériquement très abondante.

Il y avait à Montréal, dès 1908, plusieurs équipes de production de films, certaines étrangères, d'autres locales. Ouimet était sans doute le plus actif. La firme Gaumont avait une équipe sur place ou qui venait souvent filmer ici. Certains de ses films ont d'ailleurs été conservés aux archives Gaumont et les sujets en sont souvent les mêmes que ceux filmés par Ouimet: congrès eucharistique de Montréal, meeting international d'aviation de 1910, courses de raquetteurs, etc. Des employés ou des collaborateurs de Ouimet travailleront ensuite pour leur propre compte ou vendront leurs films à des producteurs étrangers. Lactance Giroux, qui avait filmé le pont de Québec en 1907, ouvrira une petite salle de cinéma dans les mois suivants (*le Parisiana*) et tournera quelques films qu'il destinait probablement en priorité à sa salle. Bert Mason, un chanteur d'origine britannique travaillant au Ouimetoscope, devient caméraman vers 1910 pour le compte de Ouimet mais va également lui-même tourner des films qu'il vendra ici ou à l'étranger.

Après la fin de la guerre, vers 1920, l'activité de production décuple. On voit s'installer à Montréal, outre la British Canadian Pathé News de Ouimet, la société Associated Screen News, fondée par Ben Norrish, qui produira des centaines de films documentaires jusqu'à la fin des années 1960. Pendant les années 1920, elle produit une



Alphida Crête, photographe et coureur des bois de la Mauricie, commence à tourner des films vers 1918. Il sera aussi député de Laviolette et de Saint-Maurice-Lafèche. Photo: Albert Dumas, 1934. (Archives de l'auteur).



Le Vitoscope est l'une des 40 salles de cinéma que compte Montréal en 1910. (Archives de l'auteur).

série très populaire, les Kinograms (*Old French Canada*, *The St-Lawrence Seaway*, etc.). Le Québec est aussi filmé occasionnellement par les opérateurs du Canadian Government Motion Picture Bureau, fondé en 1918 et qui existera jusqu'en 1939, auquel succédera l'Office national du film: *Canada's Metropolis* (Montréal), *The Gibraltar of America* (Québec), *River of Deep*

Waters (Saguenay). Jean Arsin, cameraman d'actualité, travaille lui aussi pour divers producteurs en plus de tenter sa chance avec quelques films de fiction.

Même en dehors de la métropole, l'intérêt pour le cinéma suscite la vocation de cinéastes documentaristes. Dans la Mauricie, le photographe coureur des bois Alphida Crête commence à tourner des films vers 1918, répétant que les forêts du Québec seraient d'aussi beaux décors de films que l'Ouest américain. Quelques années plus tard, se joint à Crête un jeune prêtre, Albert Tessier, qui réalisera ensuite des dizaines de films (*Dans le bois*, *Gloire à l'eau*, *Scènes du*

met en vedette les comédiens Maurice Castel et Juliette Béliveau. En 1923, Homier récidive et produit *Madeleine de Verchères*, dont le scénario est écrit par la jeune journaliste Emma Gendron. En 1924, celle-ci écrit un nouveau texte, *La Drogue fatale*, qui devient le troisième film de Homier. Ces films ont beaucoup de succès au Québec, mais l'étroitesse du marché et la difficulté de distribution à l'étranger en affectent la rentabilité. Homier ne fera pas d'autres films, et tous ceux qu'il a tournés sont disparus.

D'autres tentatives sont faites cependant, toujours par des gens qui veulent voir naître une industrie québécoise du cinéma. «Avec une organisation convenable et des capitaux suffisants, il serait relativement aisé d'établir une industrie cinématographique capable de fournir à notre population des vues animées canadiennes». Ces lignes apparaissent en 1923 dans le journal *La Presse*, qui lance un concours de scénario et s'engage à financer le tournage du texte gagnant. Le film est produit, il est intitulé *La primeur volée* et raconte la mésaventure d'un journaliste trompé par un confrère et sauvé par une jeune télégraphiste. Le scénariste est Adrien Arcand, futur chef des fascistes québécois, alors journaliste à *La Presse*. Le réalisateur est Jean Arsin, cinéaste d'actualité. Les comédiens sont tous des amateurs. Le film connaît assez de succès pour pousser des investisseurs à refaire l'expérience. En 1924, Charles Lalumière et Téléphore Latourelle, anciens employés de Oumet, fondent Films de Luxe et lancent un nouveau concours de scénario, gagné cette fois par le comédien Jean Mallet avec un mélodrame intitulé *Aimez-vous*. Jean Arsin dirige encore le tournage, mais pour des raisons obscures, le film tarde à être lancé et ne semble pas avoir eu de succès.

Quelques films de fiction sont aussi produits dans la communauté anglophone de Montréal. La compagnie Canadian Films produit en 1920 la courte comédie *Hicks and Vamps*, puis en 1922 le long métrage *The Lonely Trail*, racontant les amours d'une riche héritière et d'un Amérindien. Une autre firme, Patricia Photoplays, produit un film intitulé *The Vow* dont on ne sait presque rien. D'autres films demeureront inconnus pour les mêmes raisons: non seulement la pellicule de l'époque était souvent détruite à cause du danger qu'elle représentait, mais les films canadiens, souvent faits par de petits producteurs, n'avaient pas accès aux grands réseaux de distribution et tombaient rapidement dans l'oubli. ♦

Germain Lacasse est membre du Groupe de recherche sur le cinéma à l'Université de Montréal.



Théâtre Eden à Sorel vers 1935. Carte postale PECO, Ottawa. (Archives de l'auteur).

Haut Saint-Maurice, etc.). Dans la Beauce, Jos-D. Bégin, un jeune homme entreprenant qui sera plus tard le bras droit du premier ministre Maurice Duplessis, tourne pendant les années 1920 des documentaires sur la Beauce avec ses amis, les frères Chabot de Sainte-Germaine. On a conservé les films de Tessier et Bégin, gens connus et influents. Mais d'autres peuvent avoir exercé une activité semblable sans être passés à l'histoire.

Les premiers films québécois de fiction

Les années 1920 voient aussi les premières tentatives québécoises du côté du film de fiction, expériences suscitées ou du moins légitimées par le sentiment national. Les Québécois étaient parfois exaspérés par les films américains qui accaparaient 90 pour cent des écrans et où les rares Canadiens français qu'on voyait étaient toujours des trappeurs alcooliques qui martyrisaient l'infortunée héroïne... Joseph-Arthur Homier, le grand-père du critique René Homier-Roy, photographe professionnel et dramaturge amateur, va réaliser trois films de fiction. Le premier, *Oh! Oh! Jean!*, comédie burlesque relatant les mésaventures d'un séducteur, est réalisé en 1922 et